(4)

F-1

EDMOND BERNUS

Histoires parallèles et croisées

Nobles et religieux chez les Touaregs Kel Denneg

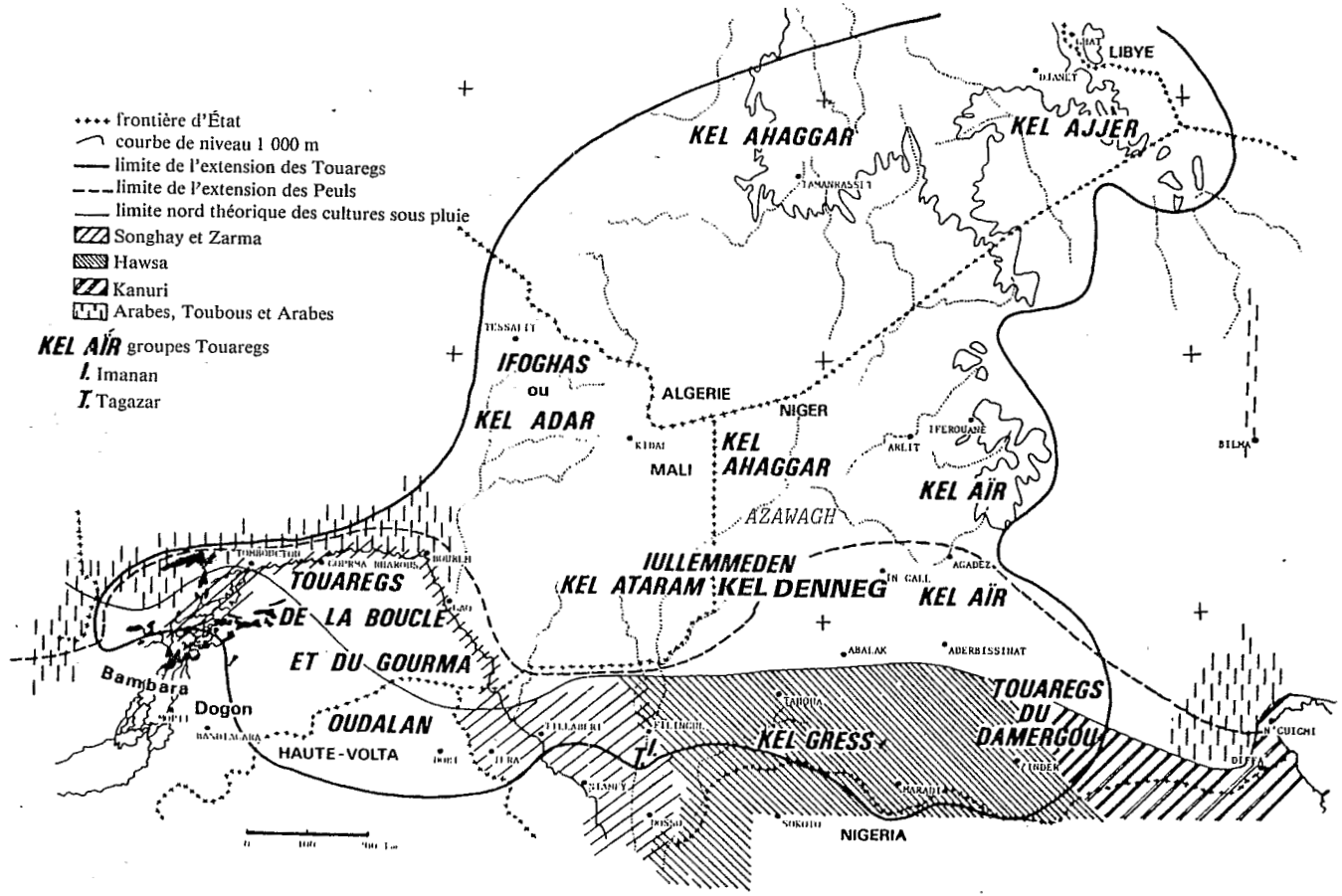
Edmond BERNUS, *Histoires parallèles et croisées. Nobles et religieux chez les Touaregs Kel Denneg.* — Au sein d'une confédération touarègue, cadre politique d'une communauté culturelle vivante, nobles et religieux donnent deux versions contradictoires et complémentaires de leur histoire commune. Cet exemple fait apparaître la volonté de chaque partenaire de se construire un rôle positif correspondant à l'image qu'il se donne de lui-même et qu'il veut laisser à la postérité. Chez les Touaregs religieux cela peut poser le problème de la conscience d'une identité débordant parfois du cadre de l'ethnie.

Dans une région du Niger où cohabitent depuis deux siècles Hausa et Touaregs Kel Gress[1], paysans et anciens pasteurs nomades, deux ethnologues, Pierre Bonte et Nicole Échard, ont tenté naguère de confronter les traditions de ces communautés qu'ils avaient étudiées chacun de leur côté : « Dans la société hausa, la référence au religieux — qui justifie et maintient les relations entre les groupes sociaux constituant les communautés villageoises — donne une coloration dominante et spécifique au contenu de ce savoir historique ; dans la société Kel Gress, ce rôle est le fait du politique qui constitue l'armature des rapports de classe » (Bonte & Échard 1976 : 290). Cette approche comparative a stimulé une réflexion commune aboutissant à la rédaction d'un article au titre évocateur : « Histoire et histoires ». Si on a pu ainsi confronter avec bonheur l'histoire d'ethnies vivant côte à côte, ne pourrait-on faire de même au sein d'une communauté culturelle, formant un ensemble politique reconnu mais rassemblant des éléments venus de divers horizons et porteurs de traditions différentes — par exemple, à propos d'une confédération touarègue dont l'existence remonte à plus de trois siècles ? Les histoires parallèles de partenaires, à la fois alliés et rivaux, montrent en se recoupant le rôle que chacun cherche à s'attribuer et renvoient à une même réalité mais vue à travers des prismes déformants qui méritent une nouvelle attention.

Le monde touareg est formé de groupements politiques qui rassemblent des « tribus » comprenant toutes les strates de la hiérarchie sociale. Chacun de ces

L'Homme 115, juil.-sept. 1990, XXX (3), pp. 31-47.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 31383 ex 1
Cote : B p18 M



Le pays touareg et ses abords (extrait de BERNUS 1981).

groupements, de ces « confédérations », de ces « drum-groups » — expressions utilisées par les colonisateurs, administrateurs ou chercheurs de diverses nationalités — contrôle un territoire conquis sous la direction de guerriers-aristocrates : le pays touareg forme un puzzle, avec ces pièces imbriquées dont l'exploitation commune de parcours saisonniers peut modifier les contours. Chaque « confédération » est constituée sur un modèle qui ne varie guère : modèle pyramidal avec, au sommet, un *amenokal*, qui possède un tambour de guerre *(eṭṭebel)*, signe de sa souveraineté. L'*amenokal* est toujours choisi dans une même « tribu » *(tawshit)* de l'aristocratie guerrière ; peu nombreuses et de faible effectif, ces « tribus » de nobles *(imajeghen)* comptent un petit nombre d'aristocrates au milieu d'une masse d'anciens esclaves. Au-dessous des suzerains, les guerriers tributaires *(imghad)*, les « religieux », « ceux de l'islam » *(ineslemen)*, les affranchis *(iderfan)*, les artisans *(inadan)*, les « esclaves » *(iklan)*. Ce qui varie d'une confédération à l'autre, c'est l'importance relative de chacune de ses composantes. Chez les Kel Ahaggar, comme chez les Kel Fadey ou les Kel Ferwan, les *ineslemen* sont peu nombreux ou absents, alors que les *imghad* sont majoritaires. Inversement, les Iwellemmeden Kel Denneg comprennent quelques rares « tribus » d'*imghad* et une forte majorité *d'ineslemen*.

L'importance relative de chaque tribu est également variable : composée des descendants d'un(e) ancêtre commun(e), fortement endogame, la *tawshit* peut rassembler quelques dizaines, quelques centaines ou plus rarement quelques milliers d'individus.

I. LES SOURCES DE L'HISTOIRE

Il en résulte que chacune de ces « confédérations » comprend des éléments qui diffèrent par leur origine, leur date d'arrivée, les conditions de leur incorporation à l'ensemble ; leur histoire telle qu'elle nous est parvenue, par bribes, dans le récit des administrateurs coloniaux, a presque toujours été rapportée sous la dictée des *imajeghen*, sous celle de l'*amenokal* ou de son représentant en vue de confirmer la légitimité du groupe dominant. C'est donc au départ une tradition orale, figée dans les mémoires, qui retrace la succession des *amenokal(s)*[2], et les guerres menées contre les « confédérations » voisines, successivement alliées ou ennemies selon les nécessités politiques du moment. Les militaires ou administrateurs pensaient généralement que seuls les aristocrates-guerriers étaient des interlocuteurs valables et les chefs touaregs ont joué de ce réflexe élitiste ; toutefois dans les périodes de révoltes et d'affrontements, les autorités coloniales ont su mettre à profit des oppositions et des rivalités décelées ici et là, et ont parfois favorisé des « religieux » ou des « dépendants » pour affaiblir des guerriers menaçants.

Mohammed ag El Khorer, chef des Kel Nan, chef du troisième groupe[3], qui serait l'héritier de l'*eṭṭebel* des Kel Denneg si la fonction n'avait pas été supprimée après la révolte de 1917, a toujours affirmé devant moi que la vérité,

dans tous les domaines, ne pouvait venir que de lui et des *imajeghen*, et que plus nos interlocuteurs se trouvaient éloignés du sommet de la hiérarchie sociale, plus leurs propos devaient être accueillis avec méfiance ; ce discours, sur un ton de morale sentencieuse, s'adressait très précisément au chercheur que j'étais et qui prêtait alors une importance jugée démesurée à des *imghad*, passant un temps excessif avec ces plébéiens ignorants qui ne méritaient pas une telle attention. Un proverbe souvent cité — « la queue reste là où elle est, elle suit toujours les pattes » — montre que les hiérarchies sociales et tout ce qui en découle obéissent à un ordre aussi rigide et immuable que celui de l'anatomie.

Aujourd'hui, d'autres acteurs prennent la parole : on leur avait rarement jusqu'ici demandé leur version de l'histoire. Il s'agit, chez les Iwellemmeden Kel Denneg, des « religieux » au sens large qui, on le découvre, forment un milieu composite et dont l'origine n'est pas homogène. Contrairement aux *imajeghen*, leur version est pas seulement orale mais souvent écrite en arabe et alors figée dans des *tarikh* (textes historiques) d'époques diverses.

La même année — 1975 — deux ouvrages (Ghoubeïd Alojaly ; Norris) paraissent et un mémoire (Marty) est soutenu, qui puisent aux mêmes sources et donnent la parole aux religieux. Alojaly appartient lui-même aux Kel Eghlal de la région d'Abalak ; journaliste porte-parole des Touaregs à la station de l'Office de la Radio-Télévision du Niger (ORTN) d'Agadez, qui, à ce titre, avait recueilli de nombreuses traditions orales, il publie une histoire des Kel Denneg ainsi qu'une nomenclature des tribus : c'est une chanson de gestes, dans laquelle les plus grands événements, les batailles majeures sont décrits, replacés dans un ordre chronologique et chantés dans des poèmes épiques. Dans ce *tarikh*, écrit et mis en forme par un « religieux », le récit des combats et les élégies amoureuses qui souvent les précèdent, permettent aux héros d'invoquer les femmes aimées dont la pensée va les soutenir et les transfigurer au moment de l'action. Nobles, religieux, forgerons[4] rivalisent de lyrisme sur les mêmes thèmes : parmi eux, Éféllan, le plus fameux poète, héros qui sait aussi bien vaincre les ennemis que conquérir les femmes et dont la vie est connue de tous puisqu'il s'en est fait lui-même le chantre :

> Un homme, quand les femmes l'aiment,
> .....
> il n'a plus besoin de grand'chose au Paradis.
> Ce sont ces vers que faisait Éféllan,
> qui ne prise pas la prière, ne la connaît même pas,
> qui ne prise que les jeunes filles
> quand elles se rassemblent et passent la journée dans les tentes.
> .....
> Mes amis ! quand je mourrai,
> pour linceul, c'est un pan de vêtement de Kannaw[5] que je veux.
> Je voudrais d'ailleurs que vous en fassiez une couverture de visage
> pour que je sente sans cesse l'odeur du péché (Alojaly 1975 : 70).

Ces poèmes, œuvres des nobles comme des religieux, et dont les plus beaux sont restés inscrits dans les mémoires, participent d'une même éthique, d'une même forme d'expression, au point que la qualité des auteurs ne transparaît pas dans les vers : seuls les nobles se révèlent parfois par des audaces sacrilèges ; ainsi, Éféllan, qui proclame à haute voix ses sentiments impies, qui ne manifeste aucun repentir devant la mort, est l'archétype du noble, antithèse du religieux pudique et réservé. En dehors de la vie quotidienne où les particularismes s'affirment, les grands événements vécus en commun suscitent une communion dans un même langage. Alojaly a réuni tous ces poèmes lyriques en tant que patrimoine commun des Kel Denneg, mais il les fait précéder d'un tableau dans lequel il a pris grand soin d'« établir la hiérarchie des différentes tribus de l'Azawagh » (Prasse, in Alojaly 1980). Autrement dit, récits et poèmes donnent la parole à tous les Kel Denneg : c'est une histoire épique touarègue, mais dont le fil conducteur est le fait d'un religieux.

H. T. Norris, arabisant bien connu, étudie l'islam chez les Touaregs sahéliens. Il a mené des enquêtes auprès de personnalités religieuses touarègues rencontrées à Niamey chez les réfugiés maliens, à Tchin-Tabaraden et à Abalak chez les Kel Denneg. Le grand érudit Khamed Ibrahim fut à Abalak son principal informateur : il lui communiqua des *tarikh* concernant l'histoire des Kel Eghlal. H. T. Norris retrace la migration des Iberkoreyan (dont on verra plus loin le rôle) depuis l'Aïr, leur itinéraire par In Teduq et leurs parcours actuels. Cet ouvrage fondé sur les témoignages de religieux et, de ce fait, sans doute biaisé, apporte néanmoins un élément nouveau grâce à l'utilisation de textes en arabe jusqu'alors souvent délaissés par ignorance ou par référence exclusive aux traditions orales des nobles.

André Marty, interrogeant des historiens religieux (en particulier Khamed Salegh), met en relief l'ambivalence de l'organisation politique des Kel Denneg. J'ai moi-même rendu visite à Khamed Ibrahim en 1977 et recueilli des informations, qui m'ont incité à lancer des recherches dans la vallée de l'Azawagh et sur le site d'In Teduq ; elles étaient proches de celles publiées par H. T. Norris. Parmi les documents communiqués figuraient deux *tarikh* qui furent traduits sur place : intitulés l'un et l'autre *Histoire des Kel Eghlal*, ils avaient pour auteurs respectivement, Mohamed ag Shafiru Eshefer (*imam* qui précéda Mohamed ElMumin mort en 1963) et Abdul Mannan, et dataient le premier de 1943, le second de 1945. Il s'agissait d'une tradition récemment transcrite, destinée à fixer ces récits sous le sceau d'auteurs incontestés.

En utilisant ces nouvelles sources, le temps semble venu de cerner de façon plus précise le passé d'une confédération touarègue, ici les Kel Denneg, en confrontant les traditions issues des aristocrates et des religieux, qui d'une même histoire donnent des visions à la fois contradictoires et complémentaires. Cette dualité permet de mettre en lumière le rôle que chacun cherche à s'attribuer et de montrer que la vérité historique est flexible selon l'éclairage auquel on la soumet.

II. HIÉRARCHIES SOCIALES CONTESTÉES

Aux yeux des *imajeghen*, la société se compose des quelques tribus suzeraines, dont l'une d'elles (Kel Nan) possède le pouvoir *(eṭṭebel)*.., et de toutes les autres : « La prééminence de la ' maison ' Kel Nân était reconnue selon la loi de la plus pure race. [...] *Amajegh* [sing. d'*imajeghen*] doit se traduire par ' homme de race dominante, aristocrate '. Les prérogatives des Imâjer'en sont dues à la pureté de la race et aussi à la valeur, à la perfection », affirme F. Nicolas (1950 : 188-189) qui administra avant la dernière guerre la subdivision nomade de Tahoua.

« Le noble — dit Casajus (1987 : 123) qui se fonde sur la conception des Kel Ferwan — parce qu'il est noble a su s'installer les armes à la main sur les terres qui sont aujourd'hui les siennes et a accordé asile à ceux qu'il y a trouvés, qui l'y ont rejoint, ou qui l'avaient accompagné. Dans cette vue les nobles ont toujours été nobles, et les roturiers ont toujours été roturiers. Certains vont même jusqu'à dire qu'il y a deux sortes de Touaregs comme il y a plusieurs sortes d'arbres. »

Quant aux « *ineslemen* (rac. *an-eslem, an-Islam* : ' celui de l'Islâm, le religieux '), ils étaient autrefois considérés comme *imr'âd* (vassaux, tributaires) ; d'origines et de races diverses, ayant parfois des idiomes particuliers [...] Ils s'occupent de religion, de justice, d'instruction publique » (Nicolas 1950 : 189). Avant d'aller plus loin, il faut remarquer que le terme « race » qui revient souvent sous la plume des administrateurs coloniaux, doit être replacé dans le contexte de l'époque. Des travaux anthropologiques plus récents ont montré que le terme « tribu » *(tawshit)* dénote à tous les niveaux de la hiérarchie sociale un groupe de filiation endogame : on se marie entre soi, entre descendants d'une même phratrie. Dans le cas des *imajeghen*, il s'agit, en outre, de conserver un pouvoir bien plus que la « pureté » de la race, toute relative d'ailleurs.

Chez les Kel Denneg, le nombre des *ineslemen* est considérable : il atteint 46 % de la population totale si on y inclut les captifs et les forgerons (contre 12 % pour les *imajeghen*) et 25 % si l'on ne compte pas leurs « serviteurs » et artisans (contre 1 % chez les *imajeghen*) (Bernus 1981 : 356). Si l'administrateur Nicolas reconnaît qu'il s'agit de groupes divers selon leur origine, il ne s'attache pas à les classer, à les répertorier d'après les noms qu'eux-mêmes se donnent et qui sont pourtant connus de tous. Ils font partie de la confédération des Iwellemmeden Kel Denneg qui comprend environ 120 000 membres, alors que leurs « cousins » Kel Ataram, à l'ouest, en comptent 70 000 : soit au total près de 200 000, c'est-à-dire entre le cinquième et le quart de la population touarègue. Ces chiffres font apparaître l'importance quantitative du phénomène religieux.

La situation peut se présenter différemment dans d'autres groupes : le fait qu'il n'y ait pas d'*ineslemen* chez les Kel Ferwan amène ceux-ci à les ignorer.

Les Igdalen, tribus religieuses voisines, que les Kel Ferwan ont trouvées sur place à leur arrivée dans l'Aïr, « sont considérés plus comme des étrangers que comme des Touaregs. Ils ont un peu le même statut que les Peuls vivant sur le territoire des Kel Ferwan » (Casajus 1987 : 122) : ils ne font pas partie de la même « chefferie ».

Chez les Kel Denneg, on peut affiner l'analyse puisque les *ineslemen* eux-mêmes nous en donnent les moyens. Parmi eux, les Iberkoreyan revendiquent un rôle particulier. La version nouvelle qu'ils ont donnée de l'histoire des Kel Denneg contredit quelque peu celle des *imajeghen* qui n'admettent aucun partage d'un pouvoir dont ils se disent seuls dépositaires (*cf.* § III). Tout d'abord, ils ont établi un classement complexe des tribus (Alojaly 1975 : 8-17). En face des 89 tribus énumérées par l'administrateur Nicolas (1950 : 252-257), y compris les cinq tribus « arabes » du 6e groupe (*cf.* note 3), Alojaly donne une liste de 100 tribus, « les Arabes mis à part ».

La présence de ces tribus arabes montre la souplesse d'une « confédération » touarègue qui peut incorporer des étrangers par la culture et par la langue dans la mesure où ceux-ci acceptent l'allégeance à l'*amenokal* et l'autorité des Kel Denneg. Ces Arabes forment un groupe cohérent avec une tribu « noble » et trois tribus « dépendantes » : après une migration qui les conduit du sud algérien à l'Adrar des Ifoghas où ils se soumirent aux Iwellemmeden Kel Ataram, et se poursuivit vers le sud de l'Aïr, « ils se présentent vers 1883 dans le nord de l'Azâwa'r et sont accueillis comme des alliés précieux, après quelques hésitations. Ils sont en effet ennemis des Iullemmeden de l'Ouest, des Kel Ahaggar, et des Kel Aïr, donc des amis prédestinés » (*ibid. :* 59-75). Les séjours successifs chez les Kel Ataram et les Kel Denneg permettent à la plupart de ces arabophones minoritaires d'assimiler la langue et certains usages touaregs, tout en gardant leurs qualités propres de grands commerçants.

On note encore à cette occasion une attitude différente : les Araben (comme disent les Touaregs), partie intégrante de la confédération, guerriers devant faire cause commune pour la défense du territoire et des biens, sont intégrés dans la liste des tribus par Nicolas, alors qu'ils ne figurent pas dans celle d'Alojaly (1975 : 122) qui reconnaît cependant « qu'ils étaient sous l'autorité des Kel Denneg ». Dans leur liste les Iberkoreyan les ignorent ; ils les classeraient sans doute, on peut du moins le supposer, parmi les « guerriers lettrés », comme ils se définissent eux-mêmes ; mais ces Araben sont des guerriers réputés que les *imajeghen* des Kel Denneg ont accueillis dans la seconde moitié du XIXe siècle, pour le renfort qu'ils leur apportaient dans la lutte tous azimuts menée contre les Touaregs Kel Ahaggar, Kel Aïr, Kel Geres ou Kel Ataram. Ils sont, plus encore, des « lettrés » réputés : l'arabe n'est-il pas leur langue maternelle ? Sur ces deux plans, les Iberkoreyan trouvent des rivaux, même dans le domaine de la religion que les nobles ne leur contestent pas : ils préfèrent, dès lors, ne pas les placer dans l'ordre hiérarchique qu'ils ont adopté, ou plus simplement les ignorer.

Les Iberkoreyan, qui prennent aujourd'hui la parole, qui écrivent des

tarikh, ne sont pas cités sous ce nom par les *imajeghen* ou par Nicolas, leur porte-parole ; leurs tribus sont énumérées avec précision, mais, dans la colonne « catégorie ou classe », Nicolas les fait figurer sous le sceau anonyme d'*ineslemen*, ou sous celui d'Ijawanjawaten ou d'Izawiten, ce qui correspond plutôt à deux ordres différents, l'un relatif à un terme générique, l'autre à un nom « tribal » collectif. L'« oubli » des Iberkoreyan, en tant que sous-catégorie précise des « religieux », est révélateur du désir implicite de laisser dans l'ombre un groupe qui prétend à des prérogatives et à des vertus dont les *imajeghen* s'estiment seuls détenteurs.

Dans la liste proposée par Alojaly, les « tribus » sont classées selon des critères qui se recoupent :

— guerriers/non guerriers,
— lettrés/illettrés (sous-entendu en arabe),
— couleur de peau (teint brun cendré/bruns/noirs).

Dans cette classification, les Iberkoreyan (comme d'ailleurs une autre sous-catégorie d'*ineslemen*, les Imazwaghen), revendiquent la qualité de « guerriers-lettrés ». On remarque d'abord que pour eux comme pour les *imajeghen*, le critère de la couleur ne joue pas, les uns et les autres étant supposés blancs. En ce qui concerne les autres critères, ils s'attribuent le premier terme, positif, des alternatives, alors qu'ils n'hésitent pas à classer les *imajeghen* parmi les illettrés. Cette classification mérite un commentaire.

Le qualificatif de « lettré » ne fait référence qu'à l'arabe et ne tient pas compte de la connaissance de l'écriture en caractères *tifinagh*, connue de tous, nobles, religieux, tributaires, serfs, artisans, hommes, femmes, enfants, et pratiquée dans de courts textes ou dans des inscriptions et graffiti, et encore moins, bien entendu, du français, langue et écriture officielles de l'administration nigérienne. Quant au qualificatif de « guerrier », il est contesté par les *imajeghen*. Ayant présenté l'ouvrage d'Alojaly, peu après sa parution, à Mohammed ag El-Khorer, dans son campement, au milieu de sa « cour », je le vis, indigné de cette appellation qu'il jugeait abusive, se lever et dire à la cantonade : « Ils nous ont demandé, une fois, l'autorisation de partir seuls en campagne contre les Kel Aïr ; depuis lors avez-vous eu de leurs nouvelles ? Moi jamais. » Les Iberkoreyan, conseillers des guerriers et de l'*amenokal*, fabriquants de talismans, participant parfois aux combats aux côtés des « nobles », oui ; mais guerriers autonomes, non. La seule expérience connue aurait tourné au désastre. Ces divergences ne sont pas innocentes et renvoient à un passé connu de tous : elles témoignent d'un désir de s'attribuer ou de perpétuer un rôle éphémère. L'histoire des Kel Denneg va nous fournir quelques explications.

Alojaly (1975 : 8) montre d'entrée de jeu que le pouvoir n'est pas monolithique, mais qu'il est partagé : « Ces tribus consistent en des groupements sans origine commune, mais il y en a deux qui détiennent le pouvoir qu'ils se disputent et qu'ils se partagent depuis la prise de pouvoir des Iwellemmedan ; ce sont les Iwellemmedan[6] et les Iberkorayan. »

Le titre même du chapitre porte « Liste des tribus Kel Denneg (gouvernées par l'*amenokal* de l'Azawagh) ». Les tribus sont ensuite énumérées, selon « leur ordre hiérarchique », en dix catégories. Le classement adopté indique donc la place respective des tribus et groupes de tribus les uns par rapport aux autres selon les traditions des Iberkoreyan.

Le premier groupe est composé des huit tribus des Iwellemmedan, c'est-à-dire des *imajeghen* qualifiés de « guerriers illettrés ». Le deuxième et le troisième sont formés de religieux, qui ici sont désignés non pas comme *ineslemen*, mais comme « guerriers lettrés ». L'ordre dans lequel ils sont cités n'est pas neutre : dans le second, celui des Iberkoreyan, composé des Kel Eghlal, des Ayttawari et des Essherifan, est choisi l'*iman*, juge et conseiller ; c'est surtout dans ce groupe qu'au début du siècle dernier, une révolte remit en cause le pouvoir des *imajeghen* et de l'*amenokal*, comme on le verra plus loin. Le troisième groupe, celui des Imazwaghan, comprend les Ijawanjawatan et les Izawitan[7]. Il faut signaler que les deux termes — Iberkoreyan et Imazwaghen — ont le même sens : *aberkorey* au singulier vient de *bore-kwore*, « homme blanc » en zerma-songhay et *imazwaghen* (sing. *amazwagh*) signifie « les rouges », terme usuel pour désigner les hommes blancs par opposition aux noirs (Alojaly 1980 : 218).

Le quatrième groupe est composé des *imghad* — terme traduit par « vassaux », « tributaires », « plébéiens » ou « roturiers »[8] — définis par Alojaly comme « illettrés, [qui] font la guerre, paient le tribut annuel à l'*amenokal* ; leur héritage va à l'*amenokal* ». Le cinquième groupe comprend les Kel Esaghed parmi lesquels les Igdalen sont les plus connus. « Ils savent lire, ne font pas la guerre, n'ont pas droit au port d'armes, ne participent pas aux conflits ni aux hostilités entre tribus ; chaque *amenokal* reçoit d'eux un tribut annuel dont le montant est notifié un an à l'avance. » Pour les guerriers, les Igdalen et les Kel Esaghed servent de référence négative, comme le célèbre guerrier-poète Éféllan, de la tribu des Izeryadan, l'exprime dans un poème :

> Depuis sept années ils s'étaient avilis,
> se laissant battre comme les Igdalan (Alojaly 1975 : 82).

Les autres groupes sont définis par leur couleur de peau, ce qui les distingue des précédents, et par leur savoir (lettrés), ou leur technique (artisans, potiers) ou encore par leur ancien statut d'esclave.

Si ces religieux méritent un si long développement, c'est qu'ils constituent le groupe numériquement le plus important, réparti en 69 *tawshit(s)* dans le classement d'Alojaly, en 51 dans celui de Nicolas. C'est plus leur rôle politique ou historique, cependant, qui exige l'ouverture du dossier, car la classification subtile d'Alojaly ne fait pas apparaître d'autres critères sous-jacents : la date et les conditions de leur arrivée dans l'Azawagh. En effet, les Kel Denneg fournissent un exemple original de confédération touarègue et les versions de chacun des deux partis qui se partagent et parfois se disputent le pouvoir méritent d'être examinées et confrontées.

III. L'HISTOIRE DES KEL DENNEG SELON LES IMAJEGHEN

L'histoire des Kel Denneg a d'abord été écrite par des fonctionnaires coloniaux français, pionniers de l'histoire africaine. Dans leurs ouvrages, qui restent des références capitales, chacun se fait le porte-parole des aristocrates : A. Richer (1924) pour les Kel Ataram, Y. Urvoy (1933, 1936) et F. Nicolas (1950) pour les Kel Denneg. Cette histoire commence avec la scission des Iwellemmeden et la migration vers l'est d'une partie des tribus. « A la fin du XVIIe siècle, l'aménokal des Oullimindens était Karidenna (1650-1715). Bien qu'il ait été un des plus grands aménokal(s) qu'ait connus la confédération, son autorité s'exerçait difficilement en raison du caractère anarchique des Touaregs, des querelles d'intérêt et des rivalités des grandes familles. Son neveu Attaférich chercha à se créer un nouveau noyau de partisans » (Urvoy 1936 : 200).

La version des Kel Ataram de la région de Ménaka, donnée par A. Richer, reprise et critiquée par Urvoy et Nicolas, est différente par la date (vers 1800), par les acteurs (Katim, des Kel Nan, père de Bodal, futur *amenokal*[9]), par les circonstances (Katim, après une défaite, au sud d'Ansongo, est refoulé avec ses partisans vers l'est). Urvoy et Nicolas optent pour la première version, car en 1800 les Kel Denneg ne vivent plus dans l'ouest, et s'ils y reviennent, ce n'est qu'à l'occasion d'expéditions guerrières. Ce serait donc dans les premières années du XVIIIe siècle, que cette marche vers l'est aurait été conduite par Attaférich, puis par son fils Karoza, qui repoussa les Tamesgidda de la région.

Urvoy *(ibid.)* précise qu'Attaférich « finit par grouper autour de lui les Kel Nan, les Tigguermats, les Ihéghérens, les Irréoulens et les Tillimidess (tribus nobles). Pour grossir le parti, il essaya de se concilier les tribus maraboutiques. Pour y arriver, il leur promit, s'ils le suivaient, des privilèges réservés jusque-là aux seuls nobles (Imageren) : fixation de l'impôt laissé d'abord à l'arbitraire du suzerain ... droit de porter les armes ... et de participer aux rezzous, etc. D'où adhésion des Ijaoujaouitens, Igdalens, Inchérifans, etc., tribus vassales. Ces privilèges ainsi concédés aux *imrads* leur donnaient une situation unique dans la société touareg où la sujétion des maraboutiques est basée sur l'interdiction de s'armer. Les tribus ainsi émancipées auront plus tard tendance à rejeter de plus en plus la suzeraineté des Imagerens ». Cette explication permet de comprendre la suite des événements et l'effacement provisoire des *imajeghen* au début du XIXe siècle ; elle doit cependant être corrigée car tous les religieux n'avaient pas suivi les dissidents venus de Ménaka : cela n'est vrai que pour les Izawiten et les Ijawanjawaten, ces derniers étant seuls mentionnés par Urvoy. Les Igdalen, par contre, qui n'ont jamais fait la guerre, se trouvaient depuis des siècles au sud-ouest de l'Aïr, ayant précédé toutes les migrations touarègues : sans ambitions politiques, ils ont accepté la protection des *imajeghen* venus contrôler le territoire sur lequel ils se trouvaient : les Kel Ferwan (l'un des groupes de l'Aïr) au nord, les Ikherkheren (des Kel Denneg) au sud-ouest des précédents. La liste des groupes religieux autorisés à porter les armes, que

سورة الفاتحة

مكية وهي سبع آيات

بسم الله الرحمن الرحيم

الحمد لله رب العالمين ۝ الرحمن

الرحيم ۝ ملك يوم الدين ۝

إياك نعبد وإياك نستعين ۝

اهدنا الصراط المستقيم ۝

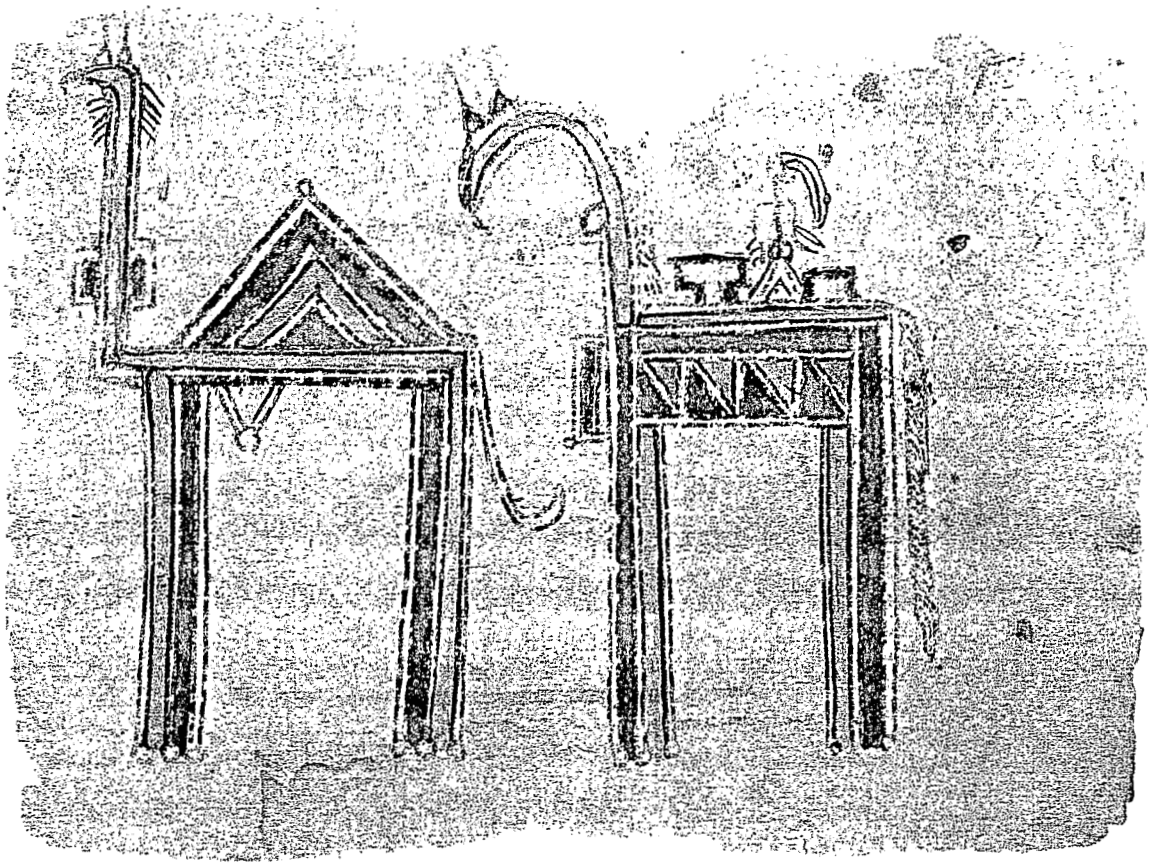
صراط الذين أنعمت عليهم ۝

غير المغضوب عليهم ولا الضالين ۝

سورة البقرة مدنية وهي مائتان

وخمس وثمانون آية

بسم الله



Extraits d'un Coran des Aït Awari (une des tribus des Iberkoreyan).

Les enluminures, composées avec des encres végétales et minérales, sont assorties d'une série de dessins et de décors géométriques dans les marges ou en pleine page. Le cheval et le dromadaire ont pour seules lignes courbes l'encolure du premier et la queue du second.

Ce Coran, enveloppé d'une housse en cuir à trois volets, fermée par une longue lanière, a été exposé aux intempéries lors des nomadisations de « cure salée » en saison des pluies et certaines pages s'effritent. L'auteur en serait le grand-père de la mère de son actuel possesseur. On peut supposer qu'il date d'une centaine d'années ou du milieu du siècle dernier.

donne Urvoy, est non seulement inexacte, mais aussi incomplète, ce que laisse d'ailleurs entendre l'« etc. » qui suit la mention des trois groupes religieux.

De 1809 à 1816, un religieux des Iberkoreyan, El-Jilani (ou Gelani) se révolta contre les *imajeghen*, les vainquit à Amander[10] et força ceux-ci à se réfugier dans la région de Ménaka auprès des Kel Ataram dont ils s'étaient séparés un siècle plus tôt. Révolte religieuse qui tente de nier le pouvoir des « nobles qui sont les bouzous (serfs) du Dieu unique et miséricordieux » (*ibid. :* 205). El-Jilani reproche aux nobles d'être de mauvais musulmans, qui négligent la prière ou ne la prennent pas au sérieux : c'est une sorte de prophète qui interdit la musique, le bruit du tam-tam ; c'est un « sorcier » disent les suzerains qui se croient victimes de ses pratiques magico-religieuses (eau de lavis de planchettes coraniques qu'il leur a fait boire).

Toutes les traditions des *imajeghen* attestent leur humiliation devant le pouvoir indiscutable d'El-Jilani : la liste des *amenokal(s)*, fournie par Nicolas et que Mohammed des Kel Nan nous a communiquée, ne comporte cependant aucune interruption au cours de cette période. Même vaincu, même exilé, le détenteur de l'*eṭṭebel* ne peut être qu'un noble des Kel Nan, et toute autre personnalité appartenant à d'autres groupes, Iberkoreyan par exemple, dont le nom est inséré dans la liste de succession, ne peut être qu'un usurpateur.

L'histoire des Kel Denneg, après la défaite d'El-Jilani devant Ibra des Tamesgidda, défait ensuite par le chef de Sokoto et ses alliés, se confond à nouveau avec celle de ses *amenokal(s)* et est jalonnée par leurs exploits guerriers. Boḍal ag Katami (1819-1840) et surtout son fils Musa ag Bodal qui de 1840 à 1872 mena une série d'expéditions dans toutes les directions, à l'est contre les Imuzzurag et les Ikazkazan, au nord contre les Kel Owey, au sud contre les Kel Geres, à l'ouest contre les Kel Ataram, furent des héros redoutés et incontestés. Cette histoire affirme le pouvoir sans partage des *imajeghen* et de l'*amenokal*, sans toutefois dissimuler de récentes périodes de contestation et de recul de leur pouvoir.

IV. LA TRADITION DES IBERKOREYAN

Une autre version de l'histoire, qui jusqu'ici restait confinée dans les campements des Iberkoreyan, est désormais entrée, grâce à Alojaly, dans le domaine public.

Parmi les *ineslemen* actuellement recensés dans l'arrondissement de Tchin-Tabaraden, plusieurs groupes ont été distingués. Les deux premiers, les plus importants, s'ils sont également qualifiés de « guerriers lettrés », sont apparus dans l'Azawagh à des époques différentes. Le premier, celui des Iberkoreyan, venu de l'Aïr, a été à l'origine de la fondation de la ville d'In Teduq[11] ; un homme nommé Khadakhada devint leur chef dans la première moitié du XVIIe siècle ; puis Khadakhada détruisit In Teduq dont les habitants s'étaient révoltés et les différentes « tribus » se dispersèrent vers le sud. A Khadakhada

succéda un autre chef des Iberkoreyan, contemporain d'Attaférich qui avait pris la tête des dissidents venus de Ménaka, avec les tribus « nobles », Kel Nan en tête, et les « tribus » religieuses dépendantes, Izawiten et Ijawanjawaten. Ce sont ces dernières qui forment le second volet des « religieux », sous le nom générique d'*imazwaghen*.

Sans entrer dans le détail des événements qui sont relatés dans les traditions récemment publiées par les *ineslemen*, on peut noter les différences fondamentales qui les opposent aux traditions antérieures des « nobles ».

Tout d'abord, les listes des *amenokal(s)* donnée par les *imajeghen*[12] ne coïncident pas avec celle d'Alojaly (1975 : 34-35) intitulée « L'Amenokalat de l'Azawagh », où sur treize *amenokal(s)* mentionnés trois appartiennent aux Iberkoreyan, dix aux Kel Nan. Non seulement El-Jelani, qui exerça le pouvoir de 1807 à 1816, est cité comme le septième « souverain », mais Attaférich (Attafrij chez Alojaly) qui se révolta contre les Kel Ataram et quitta la région de Ménaka pour l'Azawagh, est précédé par deux *amenokal(s)* appartenant aux Iberkoreyan, le premier étant Khadakhada déjà cité. Il s'agit là de positions inconciliables mais explicables, on le verra.

Second point de contestation : le rôle accordé à l'imam. Dans deux *tarikh* des Kel Eghlal en arabe, qui me furent traduits lors de mon passage à Abalak en 1977, il est écrit qu'aucun *amenokal* ne peut être intronisé sans le consentement de l'imam : le pouvoir religieux et juridique prime le pouvoir de guerre. « Devenait *amenokal* détenant le pouvoir de guerre et de razzias, un Awellemmeden des Kel Nan, devenait imame (sic) détenant le pouvoir juridique, un Aberkoray », dit Alojaly (1975 : 8) qui montre plus loin que, selon les Iberkoreyan, El-Jilani cumula deux fonctions : « Isuf ag-Samatu, c'était lui qui était l'imam des Kel Denneg avant El-Jilani ; quand il eut pris l'amenokalat de Khettutu, Isuf lui donna l'imamat aussi, et il assuma les deux fonctions » (*ibid.* : 38).

L'histoire des Iberkoreyan fait apparaître cependant l'émergence successive des trois « rameaux » qui aujourd'hui rassemblent les « tribus » inscrites dans les recensements. Jusqu'au début du XVIIe siècle, c'est-à-dire pendant la période où ils vivaient dans l'Aïr, les Iberkoreyan sont indifférenciés : ensuite les Aït Awari sont le plus souvent cités, d'abord à In Teduq dans des *tarikh* concernant leur propre histoire (Bernus 1989 : 69-71), puis à l'époque d'El-Jelani (il serait Aït Awari d'après Urvoy et Nicolas, Kel Eghlal élevé par les Aït Awari d'après Alojaly). A partir du XIXe siècle les Kel Eghlal prennent une importance croissante et les imams sont désormais toujours choisis parmi eux.

Cette histoire des Iberkoreyan était mal connue des autorités coloniales, plus sensibles et plus proches du sabre que du goupillon : elles surent cependant se servir de cette force tranquille lorsqu'elles cherchèrent à diviser la société touarègue pour mieux asseoir l'autorité de ses « commandants ». En 1917, après avoir combattu et vaincu les guerriers, elles ont supprimé le titre d'*amenokal* : les chefferies ont été réparties entre « nobles » et « religieux » afin d'affaiblir un pouvoir qui s'était longtemps opposé à elles, parfois avec

succès, et récompenser des groupes jugés plus « ouverts », moins irréductibles, comme l'atteste leur neutralité au cours de la révolte de 1917.

V. LES TOUAREGS ET L'ISLAM

On peut s'étonner qu'il ait fallu si longtemps pour saisir toutes les nuances de cette société et cesser d'étendre à l'ensemble des Touaregs cette dichotomie — les « nobles » et les autres — en laissant de côté le cas des deux importantes confédérations *iwellemmeden*, Kel Ataram et Kel Denneg, soit près du cinquième sinon du quart des Touaregs). Les premiers « historiens » des Kel Denneg n'ont guère prêté attention aux « religieux », objet de plaisanteries de la part des *imajeghen* et des *imghad*, qui s'estiment les seuls véritables guerriers et contrefont leurs attitudes pieuses, imitent leur ton doux et onctueux, rapportent des contes satiriques où l'on voit des « religieux », jamais sortis de leurs campements, se conduire au marché comme, dirions-nous, des paysans du Danube, se méprenant sur les phrases des commerçants, croyant à tort qu'on veut les tromper ou même les tuer, bref se montrant pleutres, stupides, toujours ridicules.

En outre, le terme d'*aberkorey* possède aujourd'hui encore un double sens, car il se définit selon deux critères distincts et presque contradictoires. « Le premier fait référence à un groupe social de la hiérarchie touarègue comprenant des tribus précises d'une nomenclature établie par les Iberkoreyan eux-mêmes. Le second est chargé seulement d'un jugement de valeur négatif par rapport à l'islam (' mauvais musulmans ', ' peu instruits ', etc.), pouvant être attribué à n'importe quel groupe ou n'importe quel homme à titre collectif ou individuel. Certains Kel Eghlal pensent que cette connotation péjorative vient des *imajeghen* : ceux-ci dénient toute valeur à ceux qui font ou ont fait ombre à leur gloire et à leur pouvoir ; la valeur guerrière, bien sûr, que les Iberkoreyan s'accordent eux-mêmes, mais aussi leur valeur religieuse sur laquelle se fonde leur réputation. L'épisode d'El-Jelani n'est pas oublié » (Bernus 1989).

L'islam chez les Touaregs ne peut être considéré exclusivement du point de vue des « nobles », c'est-à-dire comme un fond culturel, souvent support de pratiques magico-religieuses, une assurance, un soutien, la guerre étant une activité à hauts risques ; c'est pourquoi l'aide d'*ineslemen* qualifiés est recherchée. L'islam des nobles existe bien, mais à côté de celui des religieux : par deux exemples, nous voudrions montrer que l'islam peut se manifester autrement que ne le disent les *imajeghen* et imprégner plus ou moins la vie des Touaregs.

Chez les Kel Denneg, tout oppose le climat qui règne dans les campements des guerriers (nobles, tributaires, voire affranchis) et celle que les religieux font régner dans les leurs. Chez les premiers, hommes et femmes réunis sous la tente s'interpellent joyeusement, se coupent la parole en haussant le ton dans un jeu verbal ouvert à tous et constamment animé. Chez les religieux, les campements

baignent dans une atmosphère feutrée : l'étranger est installé à l'écart dans une tente montée à son intention où on lui apporte de la nourriture avant de s'informer du but de sa visite. Les femmes restent à l'intérieur des tentes et n'en sortent qu'enveloppées d'une natte qui dissimule leurs formes ; pour se déplacer, elles s'abritent sous un dais en tissu placé sur leur monture et qui balance au rythme du pas du dromadaire, plus rarement du bœuf porteur. Les hommes réunis sous la tente parlent bas, leur débit régulier signifie un parfait contrôle de soi. Ces attitudes contraires sont l'une comme l'autre celles de Touaregs qui participent d'une même organisation politique, d'une même culture, usent d'une même langue, d'une même écriture — car tous connaissent les caractères *tifinagh* — mais qui possèdent chacun leur propre code dont le respect permet la reproduction à l'identique d'une société, même si certains rôles — celui d'*amenokal* notamment — ont perdu leur signification et leur légitimité.

Deuxième exemple, rarement pris en compte : le rôle des religieux Kel Owey dans l'Aïr. Ils ont apporté « à l'organisation sociale du massif des traits que l'on ne retrouve pas dans les grandes fédérations de Kel Tamasheq » (Triaud 1983 : 272). Il semble que l'Aïr ait été un creuset de vie religieuse, avec ses mosquées, lieux de pèlerinages réputés, un pôle d'attraction pour des mystiques célèbres, tel Sidi Makhmud al-Bagdadi, et, de ce fait, un lieu de diffusion de nouvelles confréries et du soufisme. L'Aïr a représenté une étape sur les routes menant du Maghreb à l'Afrique noire, reliant la société touarègue au reste du monde : de la Méditerranée au golfe de Guinée, des liens anciens ont pu s'établir avec le nord (Cyrénaïque, Égypte, Fezzan), avec l'ouest (Adrar des Ifoghas, Tombouctou), avec le sud (Sokoto) ; l'Aïr a constitué un foyer international vivant, où l'islam s'est développé et réformé à la suite des visites successives de personnages savants, prosélytes d'une foi nouvelle. Hormis le cas des Kel Denneg, on trouve dans l'Aïr un islam bien différent de celui manifesté par les nobles Touaregs.

A. Marty (1975 : 32) a parfaitement montré que « ce premier type d'organisation politique à forme pyramidale est en fait contrebalancé par *un autre système, bicéphale*, dont la présence ne peut s'expliquer que par l'histoire du peuplement de cette région. Nous avons vu en effet que les *imajeghen* ne sont pas arrivés dans un pays vide. Des tribus maraboutiques essentiellement y nomadisaient déjà avec une organisation politique différente. A leur tête se trouve l'Imam, un chef à la fois religieux et politique ». Cette analyse indique que chacun de ces deux pouvoirs, qui normalement cohabitent, a successivement prévalu : celui des religieux avant l'arrivée des Kel Nan, puis durant le court intermède d'El-Jelani. La version de chacun des partis tend à accréditer que son pouvoir a toujours prévalu, bien que l'autorité des *imajeghen* ne soit jamais totalement contestée.

Les religieux peuvent nourrir leur dossier par des *tarikh* qui pour beaucoup

ont valeur de preuve. L'idéologie des nobles, ébranlée par le colonisateur, est contestée par tout État soucieux de son autorité. Les religieux, s'appuyant sur un œcuménisme dépassant naguère le cadre de l'ethnie et aujourd'hui celui de l'État, imposent leur version de l'histoire mettant en valeur leur émergence politique au cours de brèves périodes et leur autorité reconnue dans le domaine juridique et religieux. « La permanence de la conscience historique propre à chacun de ces groupes, à une époque où la société, dépourvue de toute prise sur les transformations qui lui sont extérieures, vacille, pose le problème de l'' identité ethnique ' » (Bonte & Échard 1976 : 292). Chez les Touaregs religieux cela pose peut-être également le problème de la conscience d'une identité pouvant parfois déborder du cadre de l'ethnie, comme le souhaite un État qui cherche à fonder une nation moderne.

ORSTOM, Paris

NOTES

1. La transcription des termes touaregs est conforme à l'usage actuellement admis au Niger : dans les citations la transcription différente des auteurs a été respectée.
2. Pour ne pas alourdir le texte, on écrira des *amenokal(s)* et non des *imenokalen* et des *tawshit(s)* et non *tiwshiten* selon le pluriel touareg.
3. Après la révolte touarègue de 1917, l'administration coloniale supprima l'*eṭṭebel* et la fonction d'*amenokal* et divisa la confédération en six « groupes administratifs », répartis entre les *imajeghen* (1er, 3e, 4e, 5e groupes, avec à leur tête les chefs des « tribus nobles » Irreulen, Kel Nan, Ikherkheren, Tellimidez), les *ineslemen* (2e groupe pour le chef des Kel Eghlal) et les Arabes (6e groupe). Par la suite ce morcellement se poursuivit dans le cadre d'une politique qui consistait à punir un chef peu coopératif en lui retirant des « tribus » pour former de nouveaux « groupes » : le 7e pour les Igdalen retirés aux « nobles » Ikherkheren ; le 8e pour les Aït Awari, retirés aux Kel Eghlal du 2e groupe (BERNUS 1976 : 95). Pour mémoire, signalons la récente création du 9e groupe pour les Peuls WoDaaBe venus dans la région depuis un demi-siècle.
4. Parmi les poèmes cités, 21 ont pour auteurs des nobles (dont 13 sont dus à Éféllan), 15 à des religieux et 2 à des forgerons.
5. Kannaw est le nom d'une femme.
6. Les Iwellemmeden *stricto sensu* concernent les « tribus » d'*imajeghen*, mais par extension désignent l'ensemble des deux « confédérations » Kel Ataram et Kel Denneg (« ceux de l'ouest et ceux de l'est »). De la même manière *ahaggar* désigne un « touareg noble (d'une tribu noble de l'Ahaggar, de l'Ajjer ou des Taitok) » (FOUCAULD 1940 : 97-98), et par extension, au pluriel, l'ensemble des Kel Ahaggar.
7. Les Izawiten comptent treize « tribus » d'après ALOJALY (1975 : 12), dix d'après NICOLAS (1950 : 252) : ils dépendent des « nobles » Irreulen qui nomadisent comme eux au nord-ouest de Tahoua (région de Telemsès). Les Ijawanjawaten en comptent dix-sept d'après Alojaly, treize d'après Nicolas : ils sont sous la direction des Kel Nan et vivent autour de Tchin Tabaraden.
8. Les *imghad* sont parfois appelés Kel Ulli, ceux des chèvres, rappelant que certaines de ces « tribus vassales » étaient spécialisées dans l'élevage des petits ruminants alors que l'élevage des dromadaires était réservé aux « nobles ».
9. Katim, cité dans la version des Kel Ataram (RICHER 1924 : 339), n'existe pas dans celle des Kel Denneg : il s'agit sans doute d'une confusion avec Katami ag Budal, qui n'a pas régné mais est le père du grand *amenokal* Budal (1819-1840), fils de Muda et petit-fils de Karoza.
10. Amander se trouve près de Tillia, poste administratif au nord-est de Tahoua.

11. In Teduq se trouve à 60 km au nord du poste administratif de Tassara. Après la destruction de la « ville », ses habitants se dispersèrent dans le sud. C'est aujourd'hui un lieu de pèlerinage : dans une superbe nécropole se trouvent rassemblées les tombes des ancêtres des Aït Awari et des Kel Eghlal.

12. Nous donnons ici la liste des *amenokal(s)* des Kel Denneg selon trois sources différentes :
— version des Kel Ataram (RICHER 1924 : 339) : « A la tête des Kel Nan se sont succédé : Katim, 1800-1820 (?), Bodhal ben Katim, 1820-1840 (?), Moussa ben Bodhal ben Katim, 1840-1872, Mahamma, 1872-1903, Smaguel, 1903-1911 (?), Al-Ourane, chef actuel. » Nous citons cette liste, inexacte et incomplète, pour mémoire ;
— version des *imajeghen* Kel Nan (recueillie par nous en 1972).
1 : Attaférich, 2 : Karoza ag Muda, 3 : Khatutu ag Karoza, 4 : El-Ghereb ag Khatutu, 5 : Budal ag Katami, 6 : Musa ag Budal, 7 : Mokhamed ag El-Kumati, 8 : Ismaghil ag Laso, 9 : El-Khorer ag Arakkabi ;
— version des Iberkoreyan (ALOJALY 1975 : 34).
1 : Khadakhada (1655-?) (Dawsahak/Iberkoreyan), 2 : Mukhammad « Wa-ysmudan » agg-Abuyakhya (?-1700 ?) (Ayttawari), 3 : Attafrij (1700 ?-1750) (Kel Nan), 4 : Karoza agg-Attafrij (1750-?) (Kel Nan), 5 : Muda ag-Karoza (?-1804) (Kel Nan), 6 : Khettutu ag-Muda (1804-1807) (Kel-Nan), 7 : Al-Jilani agg-Ibrahim (1807-1816) (Kel Eghlal), 8 : Alghereb « Aghabba » ag-Khettutu (1816-1819) (Kel Nan), 9 : Budal « Balla » ag-Katami (1819-1840) (Kel Nan), 10 : Musa ag-Budal « Balla » (1840-1872) (Kel Nan), 11 : Makhammad ag-Ghabdessalam « Elkumati » (1875-1905) (Kel Nan), 12 : Ismaghil ag-Lasu (1905-1908) (Kel Nan), Alkhurer agg-Arraqqabi (1908-1917) (Kel Nan).

BIBLIOGRAPHIE

AJOLALY, Gh.

1975 *Histoire des Kel-Denneg avant l'arrivée des Français*. Édité par Karl-G. Prasse. Copenhague, Akademisk Forlag.

1980 *Lexique touareg-français*. Édition et révision, introduction et tableaux morphologiques par Karl-G. Prasse. Copenhague, Akademisk Forlag.

BERNUS, Edmond

1976 « Évolution des relations de dépendance depuis la période précoloniale jusqu'à nos jours chez les Iullemmeden Kel Dinnik », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* 21 : 85-99. Aix-en-Provence.

1981 *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Paris, Éd. de l'Orstom (« Mémoire de l'ORSTOM » 94).

1989 « Attawari », in *Encyclopédie berbère*. Aix-en-Provence, Édisud, fasc. VII, A313 : 69-71.

BONTE, Pierre & Nicole ÉCHARD

1976 « Histoire et histoires. Conception du passé chez les Hausa et les Twareg Kel Gress de l'Ader (République du Niger) », *Cahiers d'Études africaines* 61-62, XVI (1-2) : 236-296.

CASAJUS, Dominique

1987 *La Tente dans la solitude. La société et les morts chez les Touaregs Kel Ferwan*. Cambridge, Cambridge University Press — Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme.

FOUCAULD, père Charles DE

1940 *Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*. Paris, Larose.

1951-1952 *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*. Paris, Imprimerie nationale, 4 vol.

HAMANI, Djibo M.

1989 *Au Carrefour du Soudan et de la Berbérie. Le sultanat touareg de l'Ayar. Études nigériennes* 55. Niamey, CNRSH.

MARTY, André

1975 *Histoire de l'Azawagh nigérien*. Paris, Mémoire de l'EHESS.

NICOLAS, Francis

1950 *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg Kel Dinnik (cercle de T'awa-Colonie du Niger)*. Paris, Imprimerie nationale.

NORRIS, H. T.

1975 *The Tuaregs, Their Islamic Legacy and its Diffusion in the Sahel.* Warminster, Aris & Philipps.

1978 « L'Aménokal K'awa ou l'histoire des Touaregs Iwillimmeden », in *Les Africains*, s.dir. Charles-André JULIEN. Paris, Éditions Jeune Afrique, XI : 171-191.

RICHER, A.

1924 *Les Ouliminden.* Paris, Larose.

TRIAUD, J. L.

1983 « Hommes de religion et confréries islamiques dans une société en crise, l'Aïr aux XIX et XXe siècles », *Cahiers d'Études africaines* 91, XXIII (3) : 239-280.

URVOY, capitaine Y.

1933 « Histoire des Oullimiden de l'Est », *Bulletin du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'AOF*, janv.-mars : 66-98.

1936 *Histoire des populations du Soudan Central (colonie du Niger).* Paris, Larose.

ABSTRACT

Edmond BERNUS, *Cross and Parallel Historical Accounts. Nobles and Clergy among the Kel Denneg Tuareg.* — Within the Tuareg confederation, the political framework of a living cultural community, nobles and clergy provide contradictory and complementary accounts of their common history. This example reveals each party's determination to construct for itself a positive role corresponding to the image it gives of itself and wants to leave for posterity. Among religious Tuareg, this raises the problem of the consciousness of an identity reaching beyond the ethnic frame of reference.

ZUSAMMENFASSUNG

Edmond BERNUS, *Parallele und überkreuzte Geschichte(n). Adlige und Religiöse bei den Kel Denneg Tuareg.* — Im Schoße einer Tuareg-Konföderation, die den politischen Rahmen einer lebendigen kulturellen Gemeinschaft definiert, erzählen Adlige und Religiöse zwei einander widersprechende und sich ergänzende Versionen ihrer gemeinsamen Geschichte. Dieses Beispiel läßt den Willen jedes Partners erkennen, sich eine positive Rolle aufzubauen, welche dem Bild entspricht, das er sich von sich selbst gibt und das er den Nachfahren hinterlassen möchte. Bei den religiösen Tuareg kann dies die Frage nach einem Identitätsbewußtsein aufwerfen, das bisweilen den ethnischen Rahmen sprengt.

RESUMEN

Edmond BERNUS, *Historias paralelas y cruzadas. Nobles y religiosos entre los Tuaregs Kel Denneg.* — En el seno de la confederación tuareg, marco político de una comunidad cultural existente, nobles y religiosos dan dos versiones contradictorias y complementarias de su historia común. Este ejemplo permite que aparezca la voluntad de cada una de las partes de construir un papel positivo que corresponda a la imagen que tienen de ellos mismos y que pretenden dejar a la posteridad. Entre los Tuaregs religiosos esto puede plantear el problema de la conciencia de una identidad que en ocasiones desborda del marco de la étnia.